

## SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

### Première matinée.

Cette première matinée si impatiemment attendue a donc eu lieu, dimanche dernier ; et comme depuis nombre d'années, la salle offrait cet aspect brillant et solennel à la fois qu'on ne retrouve plus ailleurs qu'aux séances de la Société des Concerts. Là, point d'annonces préliminaires, point de réclames ; aucun journal ne parle de la *solemnité musicale qui fera courir tout Paris*. Une simple affiche, petite et mesquine, suffit pour rassembler le grand nombre des fidèles qui viennent entendre les sublimes révélations de Beethoven, Haydn, Mozart, Gluck et Weber, ces grands prophètes de la musique.

Certainement il se trouve parmi les croyants de la rue Bergère mainte brebis égarée ; mais il faut espérer qu'on la verra rentrer avec le temps dans le bercail de la véritable musique, et je ne doute pas que le repentir sincère d'un pécheur ne soit plus doux au cœur de M. Habeneck que l'enthousiasme fervent de mille croyants qui n'ont jamais failli. Bon nombre de convertis est déjà revenu par la voie de ce collègue, où s'enseigne, s'il est permis de le dire, le sentiment de la grande musique. Applaudissons aux succès déjà obtenus, mais en même temps gardons-nous de croire qu'il n'y a plus rien à faire.

Il s'agit ici plutôt de l'éducation musicale du public que de celle des artistes. Or, le développement du bon goût musical dans le public, son degré de capacité, son jugement en fait d'art, exercent la plus haute influence sur le sort des artistes. Je ne veux parler ici que des artistes qui ont compris leur mission, des artistes qui n'existaient que pour exercer leur art, et non de ceux qui n'exercent leur art que pour exister. Ces derniers, il est vrai, n'ont aucun intérêt à travailler à la propagation du goût : bien au contraire. Mais à tous ceux qui aiment véritablement leur art, à tous ceux qui expient cruellement leur amour pour ce qui est sublime, à tous ces martyrs de la bonne foi et de la conscience pure je dirai : Prêchez l'évangile de saint Beethoven et d'autres bienheureux saints de notre religion ; ne vous laissez pas rebuter par la mauvaise volonté et la mauvaise grâce du public, ce géant tant soit peu sourd qui se fâche s'il ne comprend pas à l'instant ce que l'on dit. Sachez bien, mes pauvres amis, que le public n'est pas aussi sourd ni aussi malveillant qu'il en a l'air ; seulement il faut savoir s'y prendre. Son principal défaut, c'est un immense amour-propre ; il croit pouvoir juger en une heure ce qu'un homme de savoir et de talent a médité pendant des mois, que dis-je ? pendant toute sa vie ; et cela, je suppose, entre un déjeuner mal digéré et une partie de plaisir au bois de Boulogne ! Toutefois, il ne faut pas trop en vouloir au public s'il ne saisit pas du premier coup les beautés d'une œuvre d'art. Revenez à la charge deux, trois fois, dix fois ; peu à peu il se familiarisera avec l'œuvre, elle n'aura plus de beauté voilée pour lui ; elle lui apparaîtra dans toute sa splendeur et telle que l'auteur l'a créée.

Tout ceci est applicable aux artistes éminents qui composent l'orchestre des concerts du Conservatoire. C'est un beau rôle que celui qui leur est échu, et qui consiste à interpréter devant un public en partie artiste, en partie néophyte, ce que notre art a produit de remarquable. Tout véritable amateur de musique a dû voir avec plaisir que le répertoire de la Société commence à s'agrandir. Cette fois l'orchestre exécutait une symphonie de F. Mendelssohn, choisie par M. Habeneck. Déjà l'on avait exécuté, il y a deux ans et l'année dernière aussi, des fragments de l'oratorio de *Saint-Paul* et l'ouverture de *la Grotte de Fingal*, du même auteur. Le chœur en mi bémol de l'oratorio a obtenu tout d'abord un grand et beau succès. L'ouverture de *la Grotte de Fingal* n'a été dignement appréciée qu'après la deuxième ou troisième audition : c'est que les beautés de cette ouverture sont moins saisissables que celles du chœur ; c'est que l'admirable tissu de combinaisons harmoniques et rythmiques empêche la pensée mélodique de parvenir aussi vite aux oreilles peu exercées. Il était de toute

justice de faire entendre au public du Conservatoire une symphonie d'un compositeur devenu populaire en Allemagne et en Angleterre. Celle qu'on a exécutée dimanche dernier (N° 3 en *la* mineur) se compose de quatre morceaux qui, selon l'intention de l'auteur, doivent être joués sans l'interruption ordinaire après chaque partie. Ils sont intitulés : 1° *Introduction et allegro agitato*; 2° *Scherzo assai vivace* ; 3° *Adagio cantabile* ; 4° *Allegro guerriero el finale maestoso*. Il est difficile, sinon impossible, de donner une idée juste d'un ouvrage d'une telle portée en disséquant une à une toutes les parties dont il se compose.

Rien de si aride, de si triste, que de citer tel ou tel accord, telle ou telle mesure ou modulation. Quant aux pensées mélodiques, comment les définir, comment les expliquer? Le moyen d'analyser les mille et une combinaisons mélodiques, rythmiques et harmoniques d'une œuvre de cette étendue!

Je ne veux donc pas entrer ici dans de longs détails aussi fatigants qu'inutiles. Quelques mots seulement suffiront, et une seconde audition de l'œuvre fera le reste.

L'œuvre nouvelle me semble avoir quelque peu dérouté le public du Conservatoire ; et si je dis le public, je sous-entends aussi bon nombre d'artistes. C'est que la symphonie de Mendelssohn est bien en effet une œuvre à lui ; c'est que chaque note en est marquée à son nom, comme pour prouver sa propriété. Qu'on ne s'attende donc ni à une symphonie de Haydn, ni de Mozart, ni de Beethoven. Que ceci paraisse une condamnation aux uns ; les autres y verront le plus bel éloge. En effet, Mendelssohn, après s'être appuyé sur les œuvres des grands maîtres de l'art, est devenu lui-même point d'appui d'une jeune école. Il a su obéir aux préceptes sévères des maîtres, et c'est ainsi qu'il est parvenu à son tour à faire des lois. Il s'est concilié la sympathie de la plupart des jeunes compositeurs, et leurs ouvrages attestent la vérité de cette puissance attractive.

Or, cette puissance est une preuve irrécusable d'un grand talent, et surtout d'une originalité vraie, que nous reconnaissons dès la première mesure. Écoutez plutôt cette introduction de la symphonie ; de qui peut-elle émaner, cette phrase si douce, si élégiaque, si limpide, sinon de Félix Mendelssohn ? Voilà bien son tour mélodique, son faire simple et ingénieux à la fois, qui vous a si doucement ému dans les *romances sans paroles*. Vous le trouvez ainsi tout entier dans chaque phrase et dans chaque morceau.

N'est-ce pas un bien attrayant tableau que celui qui se déroule dans ce premier *allegro agitato*? N'est-ce pas toute une vie idyllique où les jours d'orage ne manquent pas?

Le morceau suivant, en *fa* majeur, est un *scherzo* bien gracieux, qui étincelle de mille feux comme un diamant ; il est enchâssé dans une instrumentation du travail le plus fini, le plus complet. Le troisième morceau est un *adagio* (*la* majeur), dont la première phrase a vivement impressionné l'auditoire. Rien ne peut égaler le charme de cette phrase, reprise plus tard par les violoncelles, si ce n'est le thème du premier morceau, également reproduit à la seconde reprise par les violoncelles; l'effet en est saisissant. Le dernier morceau est un *allegro vicacissimo* (*la* mineur), plein de vigueur et de fougue. On y a particulièrement remarqué une tenue de violons et de basses sur la quinte, tandis que la clarinette reproduit le second thème du finale, d'abord seule, puis avec la seconde clarinette, et le basson qui reprend à son tour le thème en manière de dialogue. Tout cela doit être dit *pianissimo*, et prépare au dernier *allegro maestoso assai* (*la* majeur), qui arrive comme un chœur final, large, grandiose, d'une sérénité douce et majestueuse à la fois.

L'orchestre de Mendelssohn est original, et lui appartient en propre comme sa musique. Il y règne souvent ce bruissement mystérieux, indéfinissable, qui se fait remarquer dans presque toutes ses ouvertures, surtout dans celle de *la Grotte de Fingal*. Cela est neuf, saisissant, digne enfin d'un grand maître.

Le public a très bien accueilli le premier morceau, le début de l'*adagio* et le finale; mais il n'a pas été, ce me semble, à la hauteur de l'ouvrage. Cette symphonie partagera le sort

de l'ouverture, jouée l'hiver dernier : le public la sentira mieux à une seconde audition, indispensable à l'intelligence d'une œuvre de cette valeur, et que M. Habeneck ne voudra pas refuser à tous ceux qui s'y intéressent, je ne dirai pas qui devraient s'y intéresser.

L'exécution a été généralement telle qu'on a l'habitude de la trouver au Conservatoire ; cependant il me semble que certaines parties, surtout dans le premier morceau et le *scherzo*, auraient pu atteindre un plus haut degré de perfection dans l'ensemble. Le mouvement du dernier *allegro maestoso assai* m'a paru un peu trop rapide, et le *scherzo* un peu trop lent.

Je serai plus court avec le reste du programme, attendu que les morceaux en étaient connus de tout le monde. Ces morceaux consistaient en un *Sanctus* et *Benedictus* de la messe en *si* bémol majeur, de Haydn, en une marche et chœur des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven, en un concerto pour trombone solo, avec orchestre, et en une symphonie (n° 3, en *sol* majeur) de Haydn.

Le *Benedictus* de Haydn a été très bien chanté et a fait beaucoup de plaisir. On sent que l'immortel musicien a dû être bon catholique, non pas de ces catholiques pleins d'un mysticisme rêveur et farouche. Point de jeûnes, point de cilice, point de flagellations : tout cela est bon pour les pécheurs bourrelés de remords. Haydn aimait plutôt Dieu qu'il ne le craignait ; il avait des raisons pour se croire sur un bon pied avec la Providence.

*Les Ruines d'Athènes*, opéra ou plutôt mélodrame du poète allemand Kotzebue (l'auteur de *Misanthropie et Repentir*, de larmoyante mémoire) fut joué la première fois à Pesth, en Hongrie, pour l'inauguration de la nouvelle salle de spectacle. Pour donner plus d'éclat à cette solennité, on engagea Beethoven à écrire l'ouverture, les entr'actes et les chœurs du mélodrame.

La marche avec chœurs que l'on a exécutée dimanche dernier est d'un bel effet, quoique toute cette musique des *Ruines d'Athènes* n'approche pas, tant s'en faut, des autres œuvres du grand homme. Il y a, dans le plus petit morceau de ses sonates pour piano, plus de puissance et plus d'originalité que dans cette composition. Cependant il s'y trouve de belles choses, et même l'auteur de *Fidelio* s'y reconnaît à un passage, mais c'est comme à travers un brouillard. Le grand homme avait alors le regard tourné vers un nouveau monde, et méditait la neuvième symphonie ! J'ai oublié de dire que le chœur des *Ruines d'Athènes* a été redemandé.

Le concerto pour trombone, composé par David, a été exécuté par M. Belcke, premier trombone du roi de Prusse. Cet artiste, qu'on a pu juger excellent musicien, malgré l'émotion visible qui le dominait, a bien rendu la composition bien écrite de M. David, de Leipzig. Le public a reconnu l'estimable talent de M. Belcke ; mais il faut avouer qu'un concerto de trombone a quelque chose qui approche du genre prohibé entre tous les genres, quelque chose de si lugubre, que les virtuoses qui jouent de cet instrument devraient envoyer des lettres de faire part, dans le style de celles qu'on expédie pour convier aux services et enterrements.

La charmante symphonie de Haydn, cette causerie spirituelle et aimable, a été fort goûtée du public. L'andante avec variations a été bissé et couvert d'applaudissements frénétiques. Il est juste de dire que l'exécution en a été admirable.

Maintenant, nous attendons avec impatience ce que les autres concerts nous donneront. La Société nous doit une symphonie de Beethoven, et le public semblait douloureusement affecté de son absence ; mais il y a tant de belles choses encore à faire connaître ! Il y a par exemple l'ouverture de *la Belle Mélusine* de Mendelssohn ; une nouvelle symphonie pour deux orchestres, par Spohr ; une symphonie d'un jeune Danois, nommé Gade, qui vient d'obtenir le plus grand succès en Allemagne ; puis enfin une symphonie de Robert Schumann de Leipzig. En effet, pourquoi ne pas faire connaître ce qui se produit de remarquable dans le pays classique de la musique instrumentale ?

Je viens d'énumérer quelques nouvelles compositions qui pourraient être présentées au public cet hiver, tout en continuant, cela va sans dire, le culte consacré aux œuvres des grands maîtres. Mais il existe de par le monde un compositeur qui devrait être l'orgueil de ses compatriotes, et dont le nom, retentissant partout, ne brille jamais sur l'affiche des concerts du Conservatoire. Pourtant les compatriotes de ce compositeur sont des Français, et les musiciens de ces concerts forment le premier orchestre du monde, comme leur directeur est un des chefs les plus habiles et les plus savants. Je demanderai donc pourquoi l'on n'entend jamais aux concerts du Conservatoire une symphonie ou une ouverture d'Hector Berlioz ? Il me semble pourtant que c'est là un beau nom, et que la symphonie d'*Harold* et celle de *Roméo et Juliette* sont de belles œuvres.

Comment la première institution musicale de la France hésiterait-elle encore longtemps à exécuter les œuvres du premier compositeur instrumental français ? Faudra-t-il que Berlioz prenne le parti d'aller dormir de ce long sommeil qui change subitement les ennemis les plus acharnés en panégyristes enthousiastes ? Une fois mort, il vivra longtemps, j'en suis certain. Le cri : Berlioz est mort ! fera surgir mille voix qui crieront : Vive Berlioz !

Stephen Heller.